

Les badestamiers



Gentelles fut un pays de bonneterie : en 1783, Roland de la Platière, inspecteur des manufactures (le mari de la célèbre Mme Roland), mentionne dans un rapport les « *badestamiers de Gentelles qui fabriquent des bas avec de la fine laine d'estain* ».

Le terme « **bas** » est le diminutif de « **bas de chausse** », qui désignait la partie des vêtements masculins recouvrant la jambe du pied au genou. Il faut le distinguer du « **haut-de-chausse** », qui couvrait le corps de la ceinture au genou.

L'**estain**, ou l'**estame**, était une laine épaisse, peignée à chaud et filée à la quenouille. Sa fabrication a ensuite été grandement facilitée par l'invention du rouet.

Les bas d'estame sont apparus au 13ème siècle. Leur fabrication nécessitait une certaine technicité et une grande dextérité. Il coutait donc cher et était très prisé par les classes aisées. Peut-être que ceux que portait Henri II, roi de France, venaient de notre village !?



Filage de la laine à la quenouille et au rouet.



« La corporation des bonnetiers apparaît en France au Xème siècle, et très tôt le mot «bonneterie» prend un sens général qui désigne toutes les étoffes faites de mailles. Les étoffes de mailles introduites en France à partir du Xème siècle vont faire la fortune de Troyes, grand carrefour des foires internationales, et décider de son industrie à partir du XIIème siècle (...)

En 1530, un boulanger du nom de Jergens, de Wattenottel près de Brunswick en Allemagne, invente le rouet, beaucoup plus commode que la quenouille et le fuseau. L'année 1656 marque une étape importante : la création par Jean Hindret du premier métier à tisser à bas français, copié sur un métier anglais, jalousement protégé depuis près de soixante-dix ans. Les métiers à bas s'installent à Paris, Rouen et Amiens.

À la fin du XVIIème siècle, les paysans fabriquaient chez eux 7000 bas tricotés à la main ! Ce travail de tissage entraîne l'installation d'autres métiers dans les villages. On trouve des couseuses, des ravaudeuses ou metteuses de fils.

Au début du XVIIIème, Rosières, Moreuil et Villers-Bretonneux sont les principaux centres de production. Dans les villages de Picardie, les manouvriers-sergers associent aux activités paysannes le travail de filature et de tissage pour le compte de marchands entrepreneurs du bourg et de la ville voisine qui leur procurent matière première et métiers à tisser. »

(Tiré du livre de Jean-Michel Hareux, tome 1 p.82).

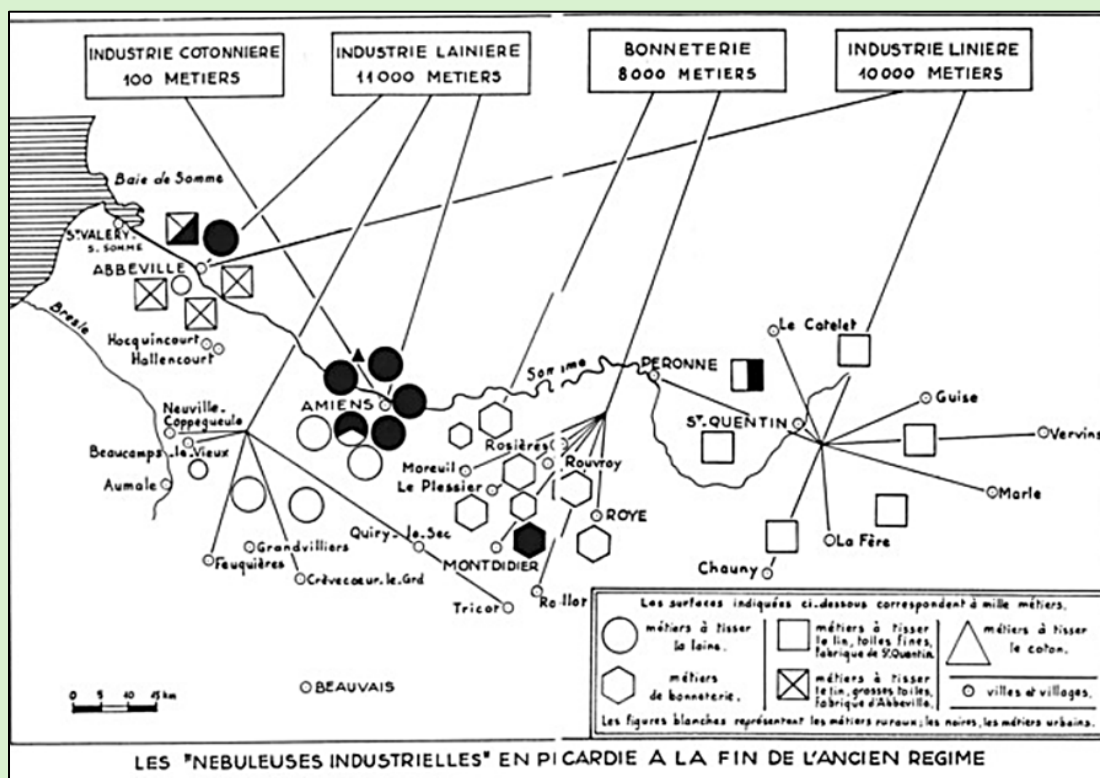
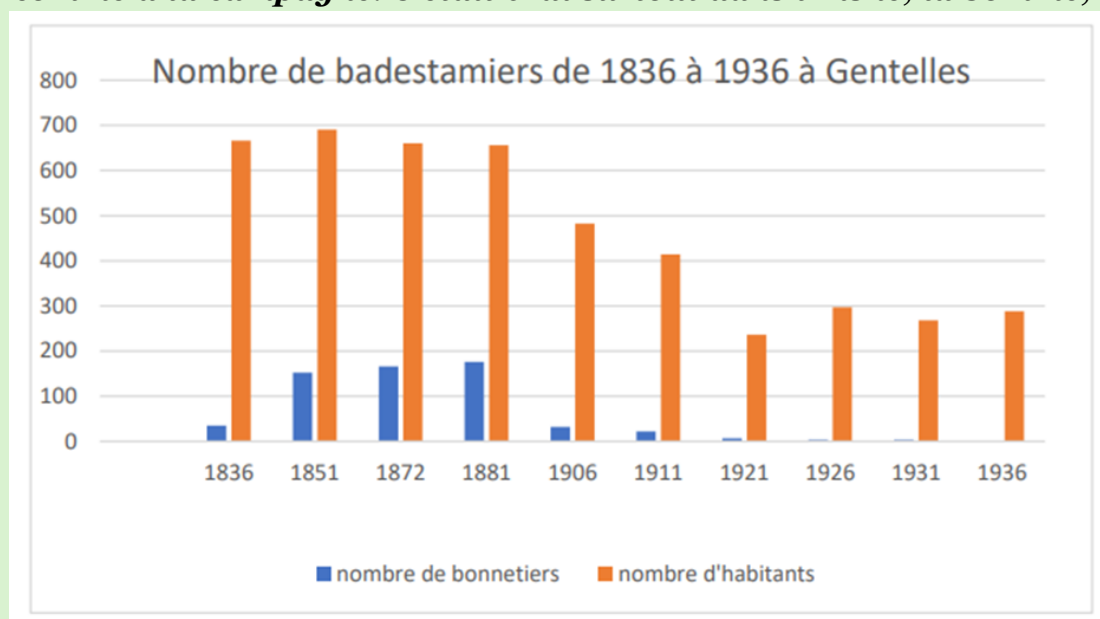
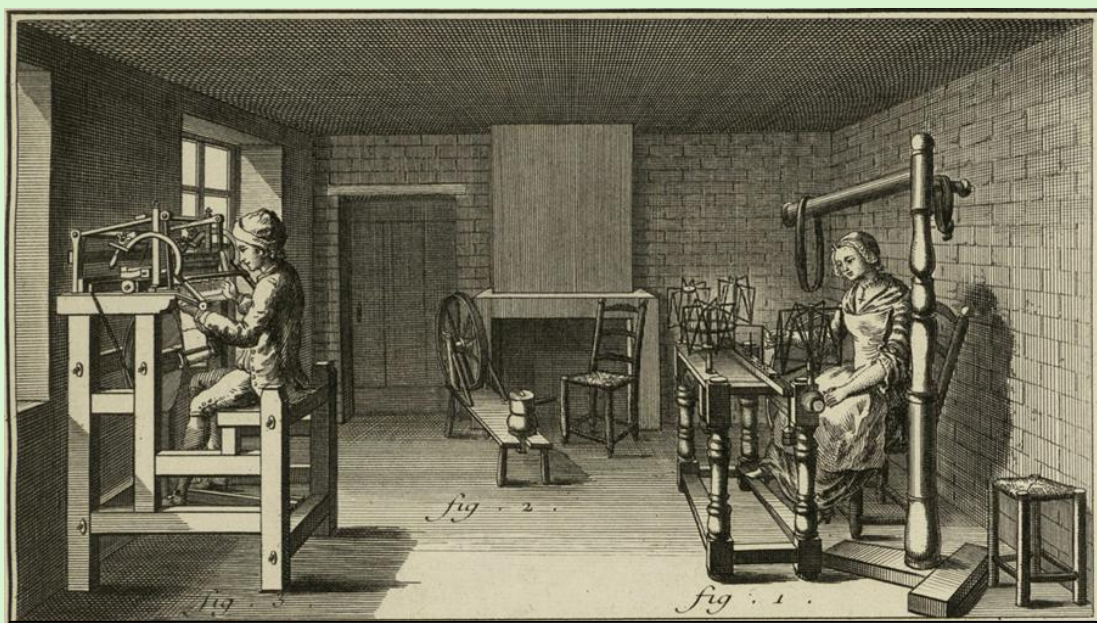


Schéma extrait de « Concurrences et complémentarités des villes et des campagnes : les manufactures picardes de 1780 à 1815 », par Charles Engrand, Revue du Nord.

Les badestamiers étaient très nombreux en Picardie, à la ville comme à la campagne. C'était vrai surtout dans l'Aisne, la Somme,





L'atelier d'un faiseur de bas au métier (Encyclopédie*, tome 19, Faiseur de métier à bas, Planche 1) :

- Fig. 1, à droite : la femme, sur le guindre (le petit métier), charge les rochets (les grosses bobines) avec la laine qui est en écheveaux.
- Fig. 2, au centre : le rouet, instrument à roue, actionné par une manivelle, sert au filage de la laine, du chanvre ou du lin ou de toute autre fibre.
- Fig. 3, à gauche : le mari travaille au métier à bas.

**L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers est une encyclopédie française, éditée de 1751 à 1772 sous la direction de Denis Diderot et, partiellement, de Jean Le Rond d'Alembert et Louis de Jaucourt.*

À partir de l'introduction du métier à tisser circulaire, les bas n'ont plus besoin d'être cousus derrière. Les nouveaux bas sans couture connaissent aussitôt un grand succès au détriment du bas d'estame.

Au cours de la « belle époque », entre 1900 et la 1^{ère} Guerre Mondiale, la vie était dure pour l'ouvrier. L'enfant travaillait dès sa sortie de l'école, à 11 ans. Il était employé à la « fabrique ». Il y travaillait jusqu'à dix heures par jour, pour un salaire dérisoire. Le dimanche matin, l'ouvrier allait « bénévolement » nettoyer l'usine et son métier à tisser ! Quant à notre village, les filatures devaient se trouver aux alentours, Moreuil, Villers- Bretonneux, Amiens, Corbie. Les ouvriers travaillaient probablement à domicile et allaient eux-mêmes livrer leurs travaux, à pied, avec une brouette. C'est en tout cas ce qui se passait pour la plupart des villages de la Somme.

La Picardie, terre de textile.

Le tricotage se fait d'abord à la main, comme sur cette peinture figurant la vierge Marie à son ouvrage avec quatre aiguilles. Une révolution se produit : le tricotage mécanique en 1589. Les métiers inventés par LEE, un homme d'église, arrivent d'Angleterre.

Le badestamier (tricote à la machine)

Au départ, c'est un «faiseur de bas». Le costume masculin dans l'Ancien Régime se compose du «Haut de Chausses» et du «Bas de Chausses». Les bas sont tricotés en laine d'estame qui est une laine très fine (étamine) d'où le nom de badestamier : faiseur de bas d'estame.

À partir du XII^e siècle l'activité connaît un bel essor grâce à la waide, plante qui teint en bleu, et au commerce de la laine venue d'Angleterre. Le tissage puis le tricotage prennent de l'importance.

Machinés de tricot à l'usage des chaussettes

Machinés de tricot à l'usage des chaussettes



Les badestamiers du Santerre : trois siècles d'histoire.

À la fin du 17^e siècle seules quelques villes en France ont le droit d'exercer, cependant des artisans s'installent dans les faubourgs et les campagnes. Ils mèneront un long combat pour pouvoir poursuivre leur activité.

La réglementation était très complexe, elle a donné lieu à de nombreux procès (diverses ordonnances du Conseil d'État entre 1700 et 1725).

Ces ordonnances étant favorable à la liberté d'installation, il s'ensuit un mouvement d'industrialisation dans les campagnes, qui se poursuivra au cours du 18^e siècle. À Moreuil, en 1787, on compte 150 faiseurs de bas.



Le roi Louis XIV aimait montrer ses belles jambes, il lui fallait de beaux bas !



Avec l'aimable autorisation du musée de la Bonneterie de Moreuil.

Avant la révolution.

L'activité textile dans le Santerre se développe dans les campagnes. C'est d'abord un complément de revenus. Le paysan devient aussi un artisan qui possède son métier.



Le mouvement d'industrialisation des campagnes s'intensifie et les métiers battent dans les bourgs et villages du Santerre. Le revenu généré par cette activité passe de l'état de complément à celui de ressource principale.



Illustration de l'Encyclopédie de Diderot.

Le « métier à faire les bas » : un trésor

Hangest en Santerre, 1737 François Legras et Hélaine Dufour ne peuvent rembourser 418 livres à un marchand de Rosières. Ils sont condamnés à la saisie de leur « métier à faire des bas », valeur 138 livres. On sonne le tocsin à l'arrivée des « records », (les huissiers). Une quarantaine de personnes s'assemble près de la maison, les coups fusent. « Ils disoient avec fierté qu'ils ne souffriroient pas l'enlèvement des métiers, qu'ils y perdroient plutôt la vie ». Une émeute est sur le point d'éclater, les sergents battent en retraite. On mesure à la lecture de cette histoire combien, pour les Badestamiers, un métier pouvait être précieux.

Extrait de l'Annuaire de l'Inde-Banquet (1840) et l'Inde-Banquet (1840).

Le textile, c'est le tissage et le tricotage. La bonneterie, c'est la maille.

La première bonneterie d'importance sera établie au Plessier-Rozainvillers, dès 1720, par les frères Sénart, bourgeois de Paris. L'usine comptera plusieurs centaines de personnes ce qui est très remarquable pour l'époque. En 1792 Un incendie mettra fin à l'activité. Il reste une importante réserve d'eau souterraine devant le château actuel, seul souvenir de cette usine précurseuse.

Dans le même temps Colbert favorise l'établissement à Paris, au « château de Madrid » d'une fabrique de bonneterie dont l'existence sera éphémère.

La maison de Plessier-Rozainvillers



Il est attesté qu'à Moreuil, Démuin, Hangest et Lihons, on fabrique des métiers qui sont vendus jusqu'à Paris et en Bretagne.

En un siècle, grâce au textile, le Santerre est devenu prospère, sa population a augmenté ainsi que le revenu de ses habitants.

Avec l'aimable autorisation du musée de la Bonneterie de Moreuil.

Nouveaux métiers, nouveaux produits



Le badestamier fait avancer son ouvrage par la force de ses pieds et l'adresse de ses mains. Il devient bonnetier. Il fabrique des éléments d'habillement comme: gilets, caleçons, brassières, jupons, mitaines, chaussons, chaussettes...

Le bonnetier n'est plus travailleur indépendant. Il devient façonnier à domicile

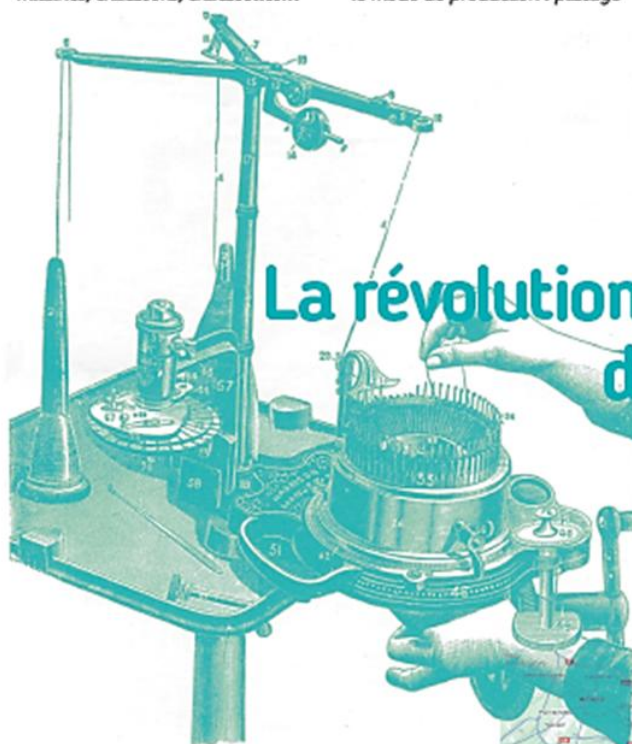
De nouveaux métiers permettent d'exécuter un tricot à côtes et de faire des dessins.

Le travail à domicile

L'introduction des métiers mus par la vapeur (ou par la force hydraulique, ou encore par la force des chevaux) va bouleverser le mode de production : passage

du métier individuel à la fabrique. Certaines tâches sont cependant toujours exécutées à la main et à domicile (couture, remaillage, surjetage). Le travail à domicile indépendant subsistera jusqu'à la 1^{re} guerre mondiale.

Au Quesnel, en 1900, on compte 200 métiers qui fabriquent des gilets de laine. Le métier anglais classique va être concurrencé par des machines plus performantes telle la tricotuse circulaire.



La révolution industrielle du XIX^e siècle

Les lois de Jules Ferry sur l'obligation scolaire jusqu'à 13, puis 14 ans excluent les enfants des usines. Les adolescents ne sont plus considérés comme des enfants dès lors qu'ils sont au travail. Ils sont pourtant peu payés. Les femmes sont bien moins payées que les hommes.

Fin XIX^e dans le Santerre

50 entreprises
1000 métiers
4000 personnes

2200 hommes
200 femmes
600 enfants

répartis dans tous les villages ou bourgs



Avec l'aimable autorisation du musée de la Bonneterie de Moreuil.



La première guerre mondiale 1914-1918

Moreuil et le Santerre sont quasiment détruits. Très vite la production reprend. Mais l'emploi se concentre dans les bourgs : Corbie, Moreuil, Rosières, Villers-Bretonneux. À la fin de la guerre il reste moins de 10 maisons habitables à Moreuil.

Tout s'accélère avec la reconstruction. On renouvelle, on modernise les machines et on lance des collections qui ont plus ou moins de succès.

Sorti dans Moreuil en 1918

La seconde guerre mondiale 1939-1945

Les destructions sont beaucoup moins considérables. L'activité industrielle n'est arrêtée totalement que lors de l'évacuation de 1940. L'activité reprend pendant l'occupation. Les industriels juifs sont dépossédés. Ils reviendront à la libération. Certains employés et ouvriers de la bonneterie s'engagent dans la résistance.

Le 31 août 1944 prise du château de Moreuil par les FFI. Moreuil est libéré par les Anglais.

De l'euphorie à la disparition 1946-1970

De nouvelles fibres font leur apparition, venant d'Amérique. Ce sont des fibres synthétiques.

- Les usines s'agrandissent
- Le travail change
 - 3x8
 - Travail du dimanche
 - Plein emploi et salaires attractifs
- La gamme de produits s'élargit
 - Pulls, sous-vêtements
 - Chaussettes et bas
 - Les bas nylon, avec puis sans couture et finalement les collants, changent la vie des femmes et connaissent un succès retentissant.
 - (bas Bomo, bas Dimanche, ancêtres de la marque Dim)

Début des années 60

- On investit
 - On exporte
 - On développe la publicité
 - On s'endette
- C'est l'euphorie, les usines fonctionnent à fond. Elles fournissent les magasins qui apposent leur propre marque sur les produits : Stemm par exemple.
- On subit les débuts de la mondialisation : les délocalisations ont commencé par l'Europe : les pulls italiens envahissent le marché, puis viennent les transferts en Europe de l'Est, au Maghreb, en Israël. L'Asie suivra, et ses pays à la main d'œuvre tellement bon marché!

Entre 1980 et 2000

L'industrie bonnetière disparaît peu à peu à l'exception des établissements Malterre. Ils perpétuent cette industrie sous une forme moderne qui ne nécessite plus de main d'œuvre importante.

Le vingtième siècle

En 1936, le mouvement général de grève sera suivi dans quelques usines dont Bouly. Les grèves de 1936 sont à l'origine de profonds changements dans le droit du travail : durée de la journée, droit aux congés payés par exemple. Nous en bénéficions toujours!



Avec l'aimable autorisation du musée de la Bonneterie de Moreuil.

Courrier envoyé au préfet de la Somme par le maire de Gentelles le 31 mars 1862.

« Monsieur le Préfet,

Je me permets de vous exposer que depuis le commencement du mois de mars dernier, environ un sixième des habitants de ma commune occupés jusqu'à cette époque à la bonneterie, manquent du travail nécessaire pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Sans aucune ressource, ces pauvres ouvriers se trouvent donc dans une position très critique qui ne tardera pas à s'aggraver si l'on ne vient pas promptement à leur secours.

La commune de Gentelles ne possédant pas de revenus, ne peut nullement leur venir en aide, d'autant plus que depuis quinze ans, elle s'est imposée de très grands sacrifices pour l'acquisition d'un presbytère, d'une maison commune et d'une école, et que l'an dernier encore, une nouvelle imposition extraordinaire de deux mille francs, répartie en trois annuités, a été votée pour travaux de grosses réparations à l'église.

J'ose en conséquence vous supplier, Monsieur le Préfet, d'avoir l'extrême bonté de prendre en considération la position fâcheuse dans laquelle se trouve les classes ouvrières de Gentelles, et de vouloir bien admettre ma commune au nombre de celles qui doivent participer au secours voté par le corps législatif en faveur des ouvriers nécessiteux et inoccupés.

Dans l'espoir que vous daignerez accueillir favorablement ma demande, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monsieur le Préfet, votre très humble et très reconnaissant serviteur. »

Je me permets de vous exposer que, depuis le commencement du mois de mars dernier, environ un sixième des habitants de ma commune occupés jusqu'à cette époque à la bonneterie, manquent du travail nécessaire pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Sans aucune ressource, ces pauvres ouvriers se trouvent donc dans une position très critique qui ne tardera pas à s'aggraver, si l'on ne vient promptement à leur secours.

La commune de Gentelles ne possédant pas de revenus, ne peut nullement leur venir en aide, d'autant plus que depuis quinze ans, elle s'est imposée de très grands sacrifices pour l'acquisition d'un presbytère, d'une maison commune et d'une école, et que l'an dernier encore, une nouvelle imposition extraordinaire de deux mille francs, répartie en trois annuités, a été votée pour travaux de grosses réparations à l'église.

J'ose en conséquence vous supplier, Monsieur le Préfet, d'avoir l'extrême bonté de prendre en considération la position fâcheuse dans laquelle se trouvent les classes ouvrières de Gentelles, et de vouloir bien admettre ma commune au nombre de celles qui doivent participer au secours voté par le corps législatif en faveur des ouvriers nécessiteux et inoccupés.